Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 7

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre ! : langage
Autor: Landry, C.-F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-227328

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Découvrir ce qui est nôtre !

LANGAGE

par C.-F. Landry

Je m'étais demandé d'où venait l'expression *chauche-vieille* avant même qu'elle désignât ce personnage de légende vaudoise qui est « La Vieille » tout courtement. Mais pourquoi « chauche ».

Aujourd'hui, je pencherais pour l'explication suivante : *chauche-vieille* équivaudrait primitivement à l'expression *vieille-chouette*, mot assez souvent employé dans le peuple, mot argotique pour désigner une vieille radoteuse. Taisez-vous donc, vieille chouette ! *Chauche*, équivalent de chevêche. La chevêche fut primitivement la chouette, puis l'efraye ou fresaye.

Je fus frappé de trouver dans le sérieux dictionnaire des onomatopées de Charles Nodier « gruller », et voici le texte : « M. Court de Gébelin prend cette mauvaise expression dans deux sens sous lesquels il la trouve également imitative. Dans le premier, elle signifie *trembler de froid ;* dans le second, ébranler un arbre pour en faire tomber les fruits. Il est vrai que le peuple l'emploie ainsi, mais elle n'est pas digne d'être *francisée.* »

Et pourquoi non ? Nos gens disent : *j'ai la grulette.* Ils ont raison. Il faut oser demeurer provincial. Je crains d'ailleurs chaque jour un peu de plus les gens qui veulent rendre le français si pur qu'il en serait mort. J'ai vu, voici peu, un goguelu ne sachant tourner deux phrases, et qui pensait m'expliquer que « exemple-type » était un pléonasme. Que dirait-il de Voltaire (qui écrivait tout de même un peu mieux que nos petits-maîtres) et qui dit paisiblement : « les orteils des pieds ».

Je crains les pédants : ils ennuient disciplinairement. J'aime par ailleurs les gens des campagnes, les gens pour qui le français est encore un moyen d'expression et non un *langage* appris et qui disent un *goret* en parlant de celui-là que le Midi appelle « l'habillé de soie » — *lou vestu di sede.* Les savants (qui savent parfois quelque chose) disent qu'en flamand crier se dit *gorren*, pendant que le cochon s'appelle en italien *verro.* Et revoilà notre veyrat ou verrat, notre cochon, dont la femelle s'appelait en vieux français *gorrière.*

Babiole vient de bébé, mot peu académique s'il en fut ! La babiole c'est la chose qui amuse l'enfant.

Notre ami Voltaire cité plus haut n'hésite pas à écrire : « Si deux ou trois personnes ne soutenaient pas le bon goût dans Paris, nous *dégringolerions* dans la barbarie. »

Pourquoi je donne ces exemples ? Premièrement parce que les mots sont jolis, alors que la langue d'école est tout encombrée de mots peut-être corrects mais ennuyeux comme l'instruction publique, à tous les degrés.

Et puis, je donne ces mots pour vous dire : Ecrivez votre langage. Dites les

mots que vous avez entendus de vos pères, quand même ces mots seraient patois. Dites des mots savoureux. Pensez que Rabelais ramassait son bien où il le trouvait, Molière, Voltaire Montaigne.

On n'a jamais dit que ceux-là fussent spécialement mal-foutus, idiots et mal-écrivants. Et Villon, et d'autres, et Régnier le vieux rude.

Et surtout craignez les gens qui se piquent d'écrire *français* (sic). Quel français ? De quelle province ? Et au nom de qui, au nom de quoi ? Un langage heureux, un langage osé, un langage riche, truffé, ayant de l'ail, des herbes, du fumier s'il le faut, un langage vivant, dru, et surtout, surtout : un langage sans gardes champêtres.

Pas de plans quinquennaux pour notre langage. Un petit langage d'ici, pour gens d'ici, vivant ici, un peu naïvet, apparenté à quelques provinces d'où nous viennent des choses rieuses. Mais de grâce, renvoyons les *commissaires*.

Un joli langage libre nous suffit, surtout et même s'il est paysan.

Lettre au Syndic

Paris, le 26 février 1950.

Cher papa,

Il y a quinze jours, une nouvelle inattendue parcourut les halles de Paris, avec la rapidité d'un chou-fleur qui monte en graines : le grand Jo des Batignolles avait vendu sa boutique à des Nord-Africains. Les premiers mandataires qui l'apprirent se contentèrent de sourire d'un air dubitatif, et augmentèrent leurs pommes de terre de cent sous pour montrer qu'ils n'étaient pas dupes. Mais force leur fut pourtant de se rendre à l'évidence, quand ils aperçurent, vers les neuf heures, le Grand Jo, sans ses sacs à provisions, qui se contentait d'acheter, pour tout potage, un camembert et une demi-livre de beurre. Le cercle se fit autour de lui et l'on apprit, entre autres détails, que le soir même de la prise de possession des lieux par les bicots, les couteaux avaient valsé. Les couteaux de poche, précisa-t-il, car il avait eu soin d'emporter ceux de cuisine, oubliés sur l'inventaire du matériel. On le félicita d'avoir pris la sage résolution de se reposer après avoir tant contribué à la gloire du boudin pur porc et un gros marchand de cochons le traita même de « sacré capitaliste », ce qui fit bien rigoler. Le grand Jo promit de revenir souvent voir ses amis et reprit, pensif, le chemin de sa maison pour y gagner un peu de ce repos qu'on lui avait dit bien mérité.

Deux jours après, il errait dans les rues de Paris, désœuvré comme un lion privé de sa cage. De guerre lasse, il se jeta alors à corps perdu dans la belotte. De neuf à douze et de deux à sept, on put ainsi le voir attablé chez Henri, à côté de la pharmacie et en face du commissariat. Il fit, bon gré mal gré, ses seize parties à la journée, parties qui se soldaient automatiquement par seize « Vichy-fraise », le médecin lui ayant interdit les apéritifs. Il fit de l'aérophagie.

Dégoûté, il nous envoya alors une lettre dans laquelle il disait avoir besoin de Buffet et de moi pour prendre une grave décision.

Nous nous rendîmes sans attendre à son invitation. Après les salutations d'usage (toujours fort longues avec Buffet qui remonte généralement à la troisième génération), il nous fit asseoir autour de sa table ronde, comme des bougies sur une tourte et nous parla ainsi :

— Voilà la chose en deux mots. J'en ai marre de me rôtir le dos à la lune. Je